

Jörn Albrecht

Université de Heidelberg

La pénétration des idées structuralistes dans les pays germanophones

1 Remarques préliminaires

1.1 L'Allemagne est-elle vraiment un « pays sans structuralisme ? »

Le titre de ma brève contribution au colloque « Histoires des structuralismes » m'a été proposé par les organisateurs. Je l'ai accepté sans aucune hésitation et, pour confirmer ma participation au colloque, j'ai envoyé le texte suivant pour résumer mon intervention prévue :

Si l'on fait abstraction de Karl Bühler, membre germanophone du Cercle Linguistique de Prague, et de certaines universités suisses situées dans les cantons de langue allemande, les différentes écoles structuralistes européennes, pour des raisons historiques bien connues, n'ont trouvé un écho dans les pays germanophones qu'après la guerre. Jusque vers 1950 environ, l'Allemagne et l'Italie ont été « des pays sans structuralisme » (Coseriu 1981, p. 155, note 43). En plus, la pénétration tardive des idées structuralistes a été freinée par le fait qu'elle a eu lieu en même temps que la réception de l'école bloomfieldienne et de la « première vague » du générativisme, ce qui n'a pas facilité les choses.

En préparant ma contribution j'ai eu quelques doutes à propos de l'adéquation du terme de *pénétration* : Mises à part les connotations quelque peu « aberrantes » qu'il peut comporter, il suggère que toutes les idées structuralistes sont venues de l'extérieur. L'attitude des linguistes allemands envers un structuralisme avant la lettre était pourtant moins hostile qu'on le prétend généralement, au moins dans la période avant la guerre. La « vulgate » du *Cours de linguistique générale* (CLG) a trouvé un accueil assez favorable même parmi les comparatistes de la vieille école ; on compte plus de comptes rendus dans les pays germanophones qu'en France (cf. Thilo p. 143-171). Curieusement, les linguistes germanophones des années trente, en pleine époque nazie, ont été plus ouverts aux idées novatrices que leurs successeurs des années cinquante. C'est seulement après la guerre que les universités allemandes et autrichiennes se sont retranchées derrière les bastions d'un passé glorieux : le comparatisme. Vers 1958 environ, on peut observer une sorte de « changement de paradigme », une « rupture épistémologique » assez brusque, dont l'auteur de ces lignes a été témoin au commencement de ses études à l'université de Tübingen. C'est à partir de cette date qu'on peut parler à bon droit d'une pénétration, d'une diffusion des idées structuralistes en Allemagne et en Autriche. Mais ce qui envahit les universités de langue allemande en quelques années, ce ne sont pas seulement les idées des écoles de Prague, de Copenhague et de Genève, mais un mélange de structuralisme européen, de bloomfieldisme et de générativisme. Celui qui veut écrire l'histoire de cette époque relativement récente de la linguistique allemande doit d'abord tâcher de démêler les écheveaux d'une histoire de réception bien compliquée.

1.2 Le statut particulier de la Suisse parmi les pays de langue allemande

Le touriste qui visite les différents cantons de la Confédération Helvétique a l'impression que le fossé qui sépare les régions alémaniques des régions francophones est presque insurmontable. En franchissant la frontière linguistique on entre dans une autre culture, dans un autre pays. Cela ne vaut, cependant, que partiellement pour le monde des universités et à plus forte raison pour les départements de linguistique. Il suffit d'évoquer, à ce propos, l'héritage de Saussure, qui a été pris en charge, parfois en collaboration étroite, par des chercheurs germanophones comme Rudolf

Engler, Johannes Fehr et Peter Wunderli d'une part et francophones comme Robert Godel, René Amacker et Simon Bouquet de l'autre. La Suisse, surtout la Suisse Romande n'a pas été « pénétrée » par les idées structuralistes, elle a contribué elle-même au développement du structuralisme européen.

2 Qu'est-ce que le « structuralisme » ?

Il est complètement impossible de donner une explication satisfaisante des notions de « structure » et de « structuralisme » dans le cadre d'une brève intervention. J'ai été plus explicite à ce propos dans mon livre sur le structuralisme européen (Albrecht 2000). Mais celui qui s'apprête à traiter le sujet de la diffusion des idées structuralistes ne peut s'abstenir de faire quelques réflexions théoriques, il doit au moins délimiter approximativement son terrain de recherche.

2.1 Structuralisme linguistique vs structuralisme « générique et mondain »

Entre 1970 et 1985 la linguistique était « en vogue » ; c'était une discipline susceptible d'éveiller l'intérêt d'un grand public : contrairement à la situation actuelle on rencontrait à cette époque dans toutes les grandes librairies françaises de vastes rayons destinés à la linguistique, et spécialement à la linguistique dite « structurale ». Mais qu'est-ce qu'on entendait par ce terme ? Un brave client à la recherche de nouveautés, disons dans le domaine de la formation des mots, tombait sur des œuvres de Roland Barthes, Michel Foucault, Jacques Derrida, voire Jacques Lacan qui, du moins à première vue, n'avaient absolument rien à voir avec la linguistique au sens technique du terme. Ces auteurs étaient pourtant considérés comme « structuralistes » par les libraires parce qu'ils se réclamaient, plus ou moins explicitement, du structuralisme linguistique, ou du moins de quelques notions linguistiques centrales. Ainsi Roland Barthes, qui avait tout de même reçu une certaine initiation à la linguistique par son ami Algirdas Greimas, écrivait dans ses *Ecrits* (qui traitaient de sujets plutôt littéraires ou « idéologiques » que linguistiques à proprement parler) :

... surveillez qui emploie *signifiant* et *signifié*, *synchronie* et *diachronie*, et vous saurez si la vision structuraliste est constituée (Barthes, 1964, p. 214).

S'il en est ainsi, la « vision structuraliste » se trouve déjà « constituée » chez Saint Thomas, puisque dans son commentaire du traité *Peri hermeneias* d'Aristote il emploie comme équivalents de *semaïnon* et *semainómenon* les termes *significans* et *significatum*, repris plus tard par Ferdinand de Saussure :

... ostendit differentiam praemissorum *significantium* et *significatorum*, quantum ad hoc, quod est esse secundum naturam, vel non esse (Thomas d'Aquin 1955, L,I,1,ii = p.11; c'est moi qui souligne J.A. Cf. également, Milner 2002, 41, n. 13)

Il va sans dire que les « vrais » linguistes français, des chercheurs comme André Martinet, Georges Mounin et – bien que dans une mesure moindre – Emile Benveniste ont pris leurs distances avec ces compagnons de route inattendus. (Cf. Petitot 1999, p. 99).

Dans les lignes qui vont suivre il sera exclusivement question du structuralisme linguistique *stricto sensu*.

2.2 Qu'est-ce qu'on peut considérer comme « idées structuralistes ? »

Pour délimiter la notion de « structuraliste » j'ai appliqué un critère doublement exclusif : est considéré ici comme « structuraliste » tout ce qui est vraiment « nouveau » par rapport au passé (et ceci, moins qu'on ne prétend généralement) et en même temps tout ce qui a été abandonné, voire explicitement rejeté après l'époque structuraliste proprement dite. Il va sans dire que le petit inventaire « d'idées structuralistes » qui va suivre correspond à une vision très personnelle de l'histoire de la linguistique :

– *Le principe de l'autonomie de la « langue » (à l'opposé de la « parole » d'un côté et du « langage » de l'autre)*

La philosophie du langage classique, la linguistique de l'époque dite « préscientifique », c'est-à-dire antérieure au comparatisme, tout aussi bien que la linguistique « poststructuraliste » d'inspiration « cognitive » ont toutes mis l'accent sur la dimension « objective » du langage. Le langage est considéré en premier lieu comme médiateur entre le sujet parlant (ou le « sujet » tout court) et le « monde réel » (extralinguistique). La linguistique historique du 19e siècle et le structuralisme classique (qui sont beaucoup plus proches, du moins à ce propos, qu'on ne croit

généralement) en revanche s'intéressent plutôt à la fonction « intersubjective » du langage, à savoir à la communication au sens large du terme. Les études portent sur les institutions collectives nées d'un effort commun d'un certain groupe humain de s'emparer cognitivement de la réalité. En bref, chez les comparatistes tout aussi bien que chez les structuralistes, il est beaucoup moins question du langage en général que des langues particulières. Contrairement au langage, les langues sont soumises jusqu'à un certain degré à la contingence historique. Elles présentent des particularités qui échappent à une approche « cognitive » universelle (v. à ce propos Fuchs/Robert 1997). Dans la plupart des langues modernes européennes il n'y a qu'une seule forme pour exprimer le fait que le contenu d'une prédication reste quantitativement en dessous de ce qu'on pourrait attendre : *Anne ne pèse que quarante kilos*, *Catherine n'a que quinze ans*. En allemand, cependant, c'est la présence ou l'absence du facteur temps qui décide de la forme linguistique à choisir. Dans certains contextes on est obligé d'employer l'adverbe *erst*, qui signifie quelque chose comme « pour le moment seulement » :

nur/ erst

elle n'a que [elle a seulement] quinze ans	Sie ist <i>erst</i> fünfzehn
she is only fifteen years old	
elle ne pèse que [elle pèse seulement] quarante kilos	Sie wiegt <i>nur</i> vierzig Kilo
she weighs only forty kilos	

La « valeur » (au sens saussurien du terme) de *nur* se trouve donc restreinte par rapport à *seulement* ou *only*.

– *L'arbitraire du signe et ses corollaires*

Pour les connaisseurs de l'histoire de la linguistique, l'arbitraire du signe n'est pas un principe saussurien ni « structuraliste ». Ce qui est vraiment un apanage du structuralisme, ce sont certains corollaires de ce principe :

a) *Le concept de « valeur », c'est-à-dire la définition ex negativo des unités linguistiques*

Les partisans d'une vision « réaliste » des faits linguistiques se sont toujours heurtés à l'idée d'une délimitation purement négative (« formelle » au sens de Hjelmslev) du signe linguistique telle qu'elle a été proposée dans le CLG :

... d'un côté, le concept nous apparaît comme la contre-partie de l'image auditive dans l'intérieur du signe, et, de l'autre, ce signe lui-même, c'est à dire le rapport qui relie ses deux éléments, est aussi, et tout autant, la contre-partie des autres signes de la langue [...]
Elles [scil. les valeurs] sont toujours constituées :
1° par une chose *dissemblable* susceptible d'être *échangée* contre celle dont la valeur est à déterminer ;
2° par des choses *similaires* qu'on peut *comparer* avec celle dont la valeur est en cause.
(CLG : 159)

C'est remarquablement bien formulé, et il semble peu probable qu'il y ait eu beaucoup de modifications ou de « détournements de sens » de la part des éditeurs du CLG. Saussure ne dit aucunement, comme certains parmi ses critiques le prétendent, que le signifié n'a aucun rapport avec la « substance » sémantique ; il insiste seulement sur le fait que sa « valeur » est constituée par une constellation d'unités linguistiques caractéristique d'une langue particulière. Pour employer une métaphore tout à fait conforme au style du CLG : Le linguiste structuraliste s'intéresse moins à la « valeur absolue » d'une unité qu'à sa « valeur d'échange. » Cela ne veut pas dire nécessairement qu'il nie l'existence d'une valeur absolue.

b) *la fonction « classificatrice » (non seulement désignative) de la « langue » :*

Pour les linguistes structuralistes une langue donnée ne désigne pas simplement des phénomènes de la réalité qui existeraient « avant » et « en dehors » d'elle-même. Elle constitue plutôt un système de classification qui « crée » dans une certaine mesure les entités dont on parle. Des actions comme « mener », « guider » et « conduire » ne se distinguent pas nécessairement de la même façon dans n'importe quelle langue ; elles « n'existent pas » en dehors de la langue française. Je me contenterai de citer deux passages célèbres pour témoigner de cette vision typiquement « structuraliste » du rapport entre la langue et la réalité :

Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. La pensée, chaotique de sa nature, est forcée de se préciser en se décomposant. Il n'y a donc ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la « pensée-son » implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes. (CLG : 156)

Cette notion de langue-répertoire se fonde sur l'idée simpliste que le monde tout entier s'ordonne, antérieurement à la vision qu'en ont les hommes, en catégories d'objets parfaitement distinctes, chacune recevant nécessairement une désignation dans chaque langue ; ceci, qui est vrai, jusqu'à un certain point, lorsqu'il s'agit par exemple d'espèces d'êtres vivants, ne l'est plus dans d'autres domaines... (Martinet, 1961, chap. 1-7.)

Ce corollaire du principe de l'arbitraire du signe a trouvé un accueil chaleureux chez des linguistes allemands qualifiés de « néohumboldtiens » (Jost Trier, Walter Porzig, Gunter Ipsen, Leo Weisgerber). Il a été complètement négligé par les partisans des différentes versions de la « sémantique cognitive ». Il s'agit plutôt d'un oubli que d'un abandon.

c) La dichotomie « *paradigmatique (associatif)* » - « *syntagmatique* » au sens « européen » des termes

Parmi les célèbres dichotomies saussuriennes il n'y a qu'une seule qui peut revendiquer le titre d'honneur de « dichotomie structuraliste » : celle qui oppose les rapports syntagmatiques aux rapports associatifs. Plus tard, à la suite d'une suggestion de Louis Hjelmslev, on emploiera les termes *syntagmatique* vs *paradigmatique* (v. CLG 170-175 ; Albrecht 2000, 50-54.) Dans un contexte psycholinguistique, Roman Jakobson aura recours aux tropes de la rhétorique classique et parlera de rapports métonymiques et métaphoriques (cf. Jakobson/Halle 1956).

La réception simultanée du structuralisme européen et du distributionnalisme américain a « brouillé » l'interprétation correcte de la notion de « paradigme » dans les pays germanophones. Dans la plupart des manuels allemands à l'usage des étudiants en linguistique on trouve le terme *paradigmatique* accompagné d'une fausse référence qui renvoie à Saussure, mais l'explication qui suit ne correspond pas au « paradigme » européen mais plutôt à la « classe de distribution » américaine. Celle-ci est constituée par des unités qui peuvent occuper la même place dans un syntagme, tandis qu'un paradigme ne contient que des unités qui tout en occupant la même place dans un syntagme s'excluent mutuellement :

« classe de distribution »			« paradigme »	
the	<i>intelligent</i> <i>whimsical</i> <i>attractive</i>	girl	La jeune fille	<i>blonde</i> <i>brune</i> <i>aux cheveux noirs</i>

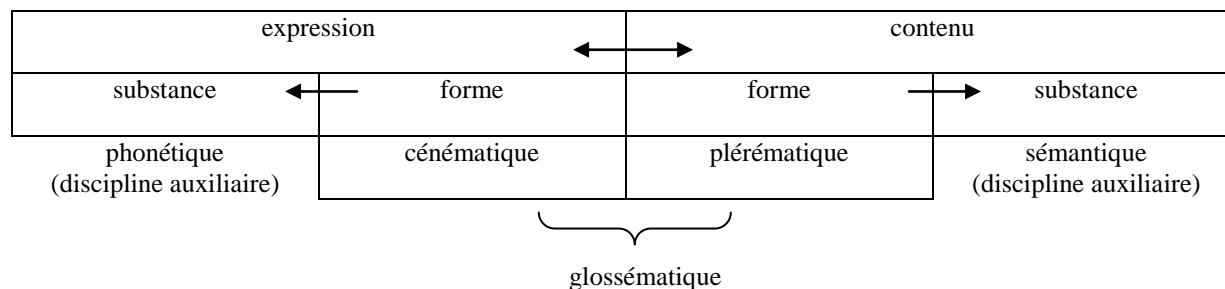
Une jeune fille peut être intelligente, capricieuse et attractive à la fois, mais elle ne peut avoir qu'une couleur de cheveux.

d) Les dichotomies glossématiques

La terminologie de la glossématique correspond particulièrement bien aux critères établis ci-dessus pour définir la notion d' « idées structuralistes ». Elle a rompu résolument avec la tradition et, en même temps, elle a laissé peu de traces dans la linguistique « post-structuraliste ». Comme nous le verrons par la suite, la réception de la glossématique est restreinte dans les pays de langue allemande à de petits cercles de spécialistes. Dans son œuvre *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, Hjelmslev propose trois dichotomies qui rappellent les dichotomies du CLG sans coïncider parfaitement avec elles (cf. Albrecht 2000, p. 144):

associatif – syntagmatique (paradigmatique)	
langue - parole	système - procès (forløb)
	forme – substance
signifiant - signifié	expression - contenu

Dans les introductions à la linguistique destinées à un vaste public on ne trouve, dans la plupart des cas, aucune trace de cette terminologie hautement originale ; il faut chercher les informations respectives dans les histoires de la linguistique ou dans des travaux spécialisés. Cela vaut particulièrement pour les distinctions hiérarchisées entre *expression* et *contenu* d'une part et entre *forme* et *substance* de l'autre. Entre « expression » et « contenu » il y a solidarité, c'est-à-dire les deux arguments (« fonctifs » dans la terminologie de Hjelmslev) de la relation se présupposent mutuellement, tandis qu'entre « forme » et « substance » il y a « sélection », c'est-à-dire la forme « implique » la substance, autrement dit, la substance « dépend » de la forme (cf. Hjelmslev 1966/71, chap. 13). Pour les fins de cette modeste contribution d'ordre plutôt historique qu'analytique, il suffit de présenter les différentes relations sous forme de schéma :



e) La double articulation du langage

Le concept de ce que Martinet a appelé « la double articulation du langage » est très ancien, puisqu'il est étroitement lié à l'invention de l'écriture. C'est le mérite d'André Martinet de lui avoir donné une expression précise et d'en avoir tiré au clair toutes les conséquences (cf. Martinet 1961, chap. 1-8). La hiérarchisation des deux plans de la première articulation en morphèmes (ou monèmes dans la terminologie de Martinet), et de la deuxième en phonèmes, qui « se reflète », pour ainsi dire, dans les différents stades du développement de l'écriture, se trouve « estompée », pas seulement chez Hjelmslev (v. le schéma ci-dessus ou la cénématique à savoir la phonématique formelle, « vidée de toute substance » et la plérématique, c'est à dire la morphologie formelle, se trouvent au même niveau), mais aussi dans les versions de la grammaire générative qui cherchent à générer la « surface phonologique » des énoncés produits directement à partir de la composante syntaxique. C'est sûrement à cause de cette dernière raison que le principe de la double articulation du langage est moins présent dans les manuels destinés aux germanophones que dans ceux qui s'adressent aux francophones.

3. Un précurseur méconnu du structuralisme en Allemagne : Hermann Paul (1846-1921)

Il y a beaucoup de prétendus précurseurs du structuralisme en linguistique, mais parmi eux il n'y en a qu'un qui mérite une attention particulière dans le cadre de la question qui nous occupe ici. Il s'agit de Hermann Paul, chef de file de la dernière génération des néogrammairiens. Son œuvre principale, *Prinzipien der Sprachgeschichte* (*Principes de l'histoire des langues*), parue pour la première fois en 1880, est encore aujourd'hui disponible en librairie. A maints égards Paul était « plus structuraliste » que Saussure, qui lui était, selon l'heureuse formule de Georges Mounin, « un structuraliste sans le savoir » (Mounin 1971). Tout en restant fidèle à la conviction des néogrammairiens, que toute étude scientifique des langues a nécessairement un caractère historique, H. Paul

distingue néanmoins clairement entre les aspects diachroniques et synchroniques de l'analyse linguistique (cf. entre autres Einhauser 1989 ; Graffi 1988 ; Reis 1978). Ainsi fait-il une distinction entre le changement des sons en diachronie (*Lautwandel*) et le fonctionnement synchronique du résultat de ce changement (*Lautwechsel*). Pour plus de clarté je donne un exemple analogue, mais plus simple que celui qui se trouve dans les *Prinzipien* : La métaphonie (« Umlaut ») du type *a, o, u* suivis d'un *i* dans la syllabe postérieure → *ä, ö, ü* (une sorte d'assimilation) est un phénomène diachronique (*Lautwandel*), les alternances de ces séries vocaliques qui en résultent dans la morphologie de l'allemand moderne (comparaison, formation du pluriel etc.) constituent un phénomène synchronique (*Lautwechsel*), qui se produit par analogie même dans des cas où il n'y a jamais eu de *i* dans une syllabe postérieure :

Hand – Hände ; alt – älter ; groß – größer ; Hof – Höfe ; klug – klüger ; Schnur – Schnüre

(Cf. Paul 1968, 68; Albrecht 1994, 395)

L'exemple montre également que Paul est loin de considérer l'analogie uniquement comme facteur qui « perturbe » la régularité des « lois phonétiques » – tout au contraire, l'analogie est pour lui le principe mouvant de l'organisation interne des inventaires d'unités linguistiques dont dispose le locuteur d'une langue particulière et dans lesquels il doit « se retrouver ». Avec quelques ajouts d'ordre exégétique on peut représenter les remarques que fait H. Paul à propos des relations sémantiques entre les lexèmes d'une langue sous forme d'un schéma, qui ressemble à ceux qu'on trouve chez les représentants de la « sémantique structurale ». En partant d'équations proportionnelles du type :

recevoir (obtenir) : avoir : garder = devenir : être : rester (cf. Paul 1897, s.v. *haben*)

il découvre, bien que de façon intuitive, la structure sémique du signifié des mots :

recevoir (obtenir) : avoir : garder = devenir : être : rester

	qui naît	qui existe	qui continue à exister
relation	recevoir (obtenir)	avoir	garder
	devenir	être	rester

En outre, H. Paul est pleinement conscient du principe de l'autonomie de la « langue » et du principe de la solidarité entre expression et contenu linguistiques, érigé en axiome par Hjelmslev (v. ci-dessus et Albrecht 1994, 400sv.).

Les écrits de Hermann Paul étaient connus de tout le monde dans les pays germanophones et cela explique, du moins en partie, qu'on y ait pris connaissance du *CLG* avec une sorte de condescendance. Il suffit de citer à ce propos un passage du compte rendu que le linguiste danois Otto Jespersen – aucunement un admirateur sans réserve de la linguistique allemande – a publié directement après la parution de la première édition du *Cours*. Selon lui les questions discutées dans le *CLG* étaient les mêmes

qui se posaient il y a trente ou quarante ans, à l'époque où, pour ne mentionner qu'un seul ouvrage, les *Prinzipien* de Paul paraissent pour la première fois. Si Saussure avait alors écrit ce livre, celui-ci aurait occupé un très haut rang. Mais aujourd'hui il est vieilli par bien des côtés... (Jespersen 1916, 113sv.)

Depuis la publication des *Sources Manuscrites* nous savons que Saussure ne tenait pas en haute estime son prédécesseur dans le domaine de la linguistique générale. A propos d'une linguistique résolument synchronique (« statique ») qui, selon lui, n'existe pas encore, il note :

Il n'y a pas de sujet plus ardu que celui-là : il faudrait reprendre, pour le réfuter, tout ce que Paul et les modernes ont écrit là-dessus... (Godel 1957, 29).

On ne peut pourtant pas se défaire du soupçon que Saussure a « exploité » les *Prinzipien* sans le reconnaître.

4. La réception de Ferdinand de Saussure dans les pays germanophones

Les historiographes de la linguistique sont presque unanimement d'avis qu'on ne peut pas compter le maître genevois parmi les structuralistes au sens étroit du terme, ce serait un anachronisme :

... le risque est de croire lire dans le *Cours* des propositions qui ont été tenues après lui et en référence à lui. Soyons clair, le structuralisme n'avait pas tort de se croire issu du *Cours*, mais il n'est pas dans le *Cours* (Milner 2002, 18).

Mais, quand il est question de la réception du structuralisme, il n'est pas possible d'exclure Saussure, auquel a été conféré, rétrospectivement et malgré lui, la dignité d'un « père fondateur » du structuralisme. Cette réception ne se résume pas dans une lecture critique du *CLG*. Ces dernières années, tant de travaux sur les écrits authentiques de Saussure ont été publiés, qu'il semble indiqué de distinguer, dorénavant, entre la réception du *CLG* et celle du « vrai » Saussure.

4.1 La réception du *CLG*

Avant la deuxième guerre mondiale la réception du *CLG* en Allemagne ne fut, certes, pas très intense, mais l'œuvre était présente dans la recherche et dans l'enseignement des universités allemandes. Contrairement à ce que prétend Tullio De Mauro

... coloro che hanno contribuito a diffondere l'opera di S.[aussure] nei paesi di lingua tedesca sono stati i suoi critici (De Mauro 1979, 342)

l'accueil du *Cours* a été assez favorable même parmi les représentants de l'arrière-garde des néogrammairiens, du moins chez les romanistes, puisqu'à cette époque, le français commençait déjà à perdre son statut de « langue universelle » : tous les germanistes ne lisaient pas le français. Dans le compte rendu d'Edouard Hermann que De Mauro attribue à tort à Hermann Lommel, l'auteur de la traduction allemande du *CLG*, il est même question de « maint admirateur du *Cours* » – témoignage indirect de la popularité de l'œuvre dans les universités germanophones (cf. Thilo 1989, 130, n. 537). Parmi les admirateurs on peut compter des savants renommés comme Kurt Jaberg, Wilhelm Streitberg, Gerhard Rohlfs, Karl Bühler, Walther von Wartburg et, *last but not least*, les « néohumboldtiens » Jost Trier et Leo Weisgerber. Ce dernier est cité par Hjelmslev dans les *Prolégomènes* en rapport direct avec Saussure (cf. Hjelmslev 1966/71, 65.)

Parmi les adversaires déclarés on trouve le romaniste Hugo Schuchardt, qui est né en Thuringe, mais qui a enseigné surtout en Autriche. C'était un « anomaliste » convaincu, qui ne reconnaissait que le hasard comme facteur qui décide de l'histoire des langues. Pour lui Saussure ne faisait que prolonger avec une focalisation légèrement modifiée la doctrine de ses adversaires favoris : les néogrammairiens. Les soi-disant « philologues idéalistes » Karl Vossler et Eugen Lerch, partageant l'aversion de leur maître, le philosophe italien Benedetto Croce, contre toute tentative de « réification » des produits de l'esprit humain, se trouvent également parmi les critiques déclarés du *Cours*.

Après la guerre la situation change. Leo Weisgerber, Lorrain de naissance, reste définitivement de l'autre côté du Rhin. Il prend ses distances avec Saussure et les différentes écoles structuralistes, tout en se réfugiant dans une linguistique romantique et idéaliste teintée de chauvinisme. Vu l'influence qu'il garde sur la linguistique allemande de l'après-guerre immédiat, il devient un des obstacles majeurs à la pénétration des idées structuralistes dans les départements de philologie des universités allemandes.

Le succès phénoménal du *CLG* dans les années soixante et soixante-dix est lié intimement à la vogue du « structuralisme mondain » et du « poststructuralisme » en France (cf. supra et Chiss/Puech 2000). C'est une réception de seconde main qui manque de sens critique. On ne lit plus le *Cours*, on se contente d'en citer quelques passages célèbres repris dans les écrits des nouveaux maîtres-penseurs, qui eux non plus ne les tiennent plus directement de la source.

4.2 La réception du « vrai Saussure »

Depuis la publication des *Sources Manuscrites* par Robert Godel on a pu assister à la naissance d'une nouvelle discipline : la « saussureologie ». Elle est pratiquée par un groupe de chercheurs qui ne sont pas exempts de tendances hagiographiques et sectaires. Il ne sera question ici que des germanophones, pour une bonne partie Suisses ou d'origine suisse : Rudolf Engler, l'auteur de l'édition critique du CLG (cf. Saussure 1967) ; le romaniste Peter Wunderli, qui a enseigné surtout en Allemagne ; Johannes Fehr auquel nous devons un recueil d'écrits de Saussure jusqu'ici non publiés en traduction allemande (cf. Saussure 1997). E. F. K. Koerner, allemand d'origine mais enseignant au Canada est l'auteur de nombreux travaux historiographiques et bibliographiques sur Ferdinand de Saussure, ses prédécesseurs et ses contemporains. Les Allemands Ludwig Jäger et Christian Stetter se sont occupés surtout des aspects sémiologique et épistémologique de la pensée du Genevois.

A l'observateur venu de l'extérieur s'imposent deux tendances qui semblent caractériser les intentions des « saussureologues » :

- Dégager la doctrine « pure » du maître, qui aurait été en quelque sorte modifiée et obscurcie par les éditeurs du CLG ;
- Découvrir, dans le sillage de Starobinski (1971), un nouveau Saussure, en partie « poststructuraliste », voire « anti-structuraliste ».

5. La réception des grandes « écoles » du structuralisme européen

5.1 L'école de Prague

Parmi les différentes « écoles » du structuralisme européen, c'est celle de Prague qui eut la plus grande influence sur la linguistique des pays germanophones. Le psychologue et linguiste allemand Karl Bühler, auteur d'un ouvrage célèbre intitulé *Sprachtheorie* (Théorie du langage ; v. Bühler 1934/82) était membre du *Cercle Linguistique de Prague*, et bien que la situation politique ne fût pas favorable à l'allemand dans la Tchécoslovaquie d'avant-guerre deux œuvres importantes des membres du cercle furent publiées en allemand : *Les Grundzüge der Phonologie* par N. S. Troubetzkoy (la traduction française par Jean Cantineau est en même temps une version « améliorée » ; v. Troubetzkoy 1939/70) et *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze* (Langage des enfants, aphasie et lois phonétiques générales) par R. Jakobson (1944/72).

La réception de l'école de Prague par un vaste public se limite à la phonologie de type pragois : après un intermède générativiste qui a duré une quinzaine d'années, pratiquement toutes les introductions à la linguistique écrites en allemand sont retournées à l'exposition d'une phonologie « statique » qui ressemble beaucoup à celle proposée jadis par Troubetzkoy. La phonologie diachronique de Roman Jakobson et d'André Martinet a été appliquée surtout dans le domaine des langues romanes : Heinrich Lausberg et son disciple le plus brillant, Harald Weinrich, ont tenté une synthèse des méthodes traditionnelles de la grammaire historique comparative et de la phonologie diachronique ébauchée par Jakobson (cf. Albrecht 2000, chap. 7.2).

Beaucoup plus tard les travaux de la « Nouvelle école de Prague » dans le domaine de la « functional sentence analysis », c'est-à-dire la division de la phrase en « thème » et « propos » (rhème) ont eu une influence profonde en Allemagne, une influence dont on retrouve les traces dans les livres de cours les plus élémentaires. Ces études avaient été initiées par Vilém Mathesius, le fondateur du cercle, sur la base des idées de Henri Weil et de Hermann Paul (ce dernier parle du sujet et du prédicat « psychologiques », à distinguer du sujet et du prédicat « logiques » de la syntaxe traditionnelle).

5.2 L'école de Copenhague

Contrairement à l'Espagne où l'influence de la glossématique a été très importante, il n'y a, en Allemagne, que des cercles de spécialistes qui se soient occupés à fond de la glossématique. Il paraît, tout de même, que deux universités germanophones ont joué le rôle de « catalyseur » dans la propagation des idées de l'école de Copenhague en Espagne : les universités de Berne et de Bâle, où Emilio Alarcos Llorach a exercé la fonction de lecteur d'espagnol. Dans ces deux universités suisses, qui étaient, dans l'après-guerre immédiat, beaucoup plus ouvertes aux idées

structuralistes que les universités allemandes, il eut l'occasion de se familiariser avec les travaux de Hjelmslev et de ses disciples (cf. Hernández Alonso 2001, 164).

En ce qui concerne l'Allemagne, ce fut surtout à Eugenio Coseriu, roumain de naissance mais venu du Paraguay pour enseigner la linguistique générale et romane aux universités de Bonn, Francfort et puis, pour le reste de sa vie, de Tübingen, qu'appartient le mérite de faire connaître la glossématique en Allemagne. Pendant les années soixante il fut sans doute le médiateur le plus important d'une seconde réception retardée du structuralisme européen ainsi que du descriptivisme et distributionnalisme américains que les jeunes étudiants allemands ne connaissaient qu'à travers la critique de Chomsky du « structuralisme taxinomique ». La thèse de doctorat de son disciple Jürgen Trabant exploite la double dichotomie *d'expression vs contenu* d'une part et *forme vs substance* de l'autre pour une analyse sémiologique du texte littéraire (Trabant 1970).

Parmi les germanistes on peut citer quelques spécialistes qui se sont engagés pour une meilleure connaissance des idées de l'école de Copenhague en Allemagne. Le regretté Otmar Werner, excellent connaisseur des travaux de Hjelmslev, a traduit *Sproget* (Le langage), l'œuvre la plus accessible du linguiste danois. La traduction allemande de *Omkring sprogteoriens grundlæggelse* par Rudi Keller, Ursula Scharf et Georg Stötzel est beaucoup plus proche du texte danois que la traduction française par Una Canger, qui suit parfois le texte de la version anglaise de Francis J. Whitfield, celle qui a fait connaître Hjelmslev dans le monde entier.

5.3 L'école de Genève

L'école de Genève a connu une réception plutôt sporadique en Autriche et en Allemagne. Pour des raisons évidentes, la réception en Suisse alémanique était beaucoup plus intense. Son influence est particulièrement perceptible en dehors des milieux « structuralistes » proprement dits. Si l'on fait abstraction des « saussurologues » dont il a été question plus haut et qui peuvent être considérés à bon droit comme héritiers légitimes de l'école de Genève, ce sont surtout les travaux de Charles Bally qui ont laissé leur empreinte sur la linguistique allemande dans les domaines de la stylistique, de la linguistique contrastive et de la traductologie (cf. p. ex. Bally 1965).

6. Un cas particulier : La syntaxe « structurale » de Lucien Tesnière

Ce serait mal à propos que de traiter de la diffusion des idées structuralistes dans les pays de langue allemande en passant sous silence les *Eléments de linguistique structurale* de Lucien Tesnière (1965). L'auteur était en contact étroit avec les membres du Cercle Linguistique de Prague. Il a baptisé « structurale » sa façon d'analyser la phrase, mais son modèle a peu en commun avec les idées centrales des représentants des différentes écoles du structuralisme européen, qui, à l'opposé de leurs confrères américains, se sont peu intéressés à la syntaxe (cf. Albrecht 2000, chap. 5.4.2).

Quoi qu'il en soit, la syntaxe dite « structurale », qui repose sur une généralisation méthodique du concept de « rection », connu depuis l'Antiquité, a exercé une influence profonde sur la linguistique allemande. Une des notions centrales du modèle, la « valence », est connue aujourd'hui même par les étudiants de première année, dans la plupart des cas, il est vrai, en dehors de son contexte théorique. La troisième partie de l'œuvre dédiée à la « translation » est beaucoup moins connue. Parmi les bons connaisseurs de la *Syntaxe structurale*, qui ont mis au clair certains défauts et perfectionnés certains procédés d'analyse, on peut citer Richard Baum, Thomas Lambertz, Peter Koch et Thomas Krefeld (cf. infra, bibliographie).

7. Conclusion

Une étude plus approfondie devrait poser la question de savoir ce qu'on peut entendre par « diffusion des idées » dans un pays ou dans un espace linguistique et culturel déterminé. On peut constater l'influence de certaines idées à des niveaux très différents, en commençant par des petits cercles de savants bien informés et en allant jusqu'aux manuels des universités et des lycées.

Dans tous les pays on trouvera des spécialistes qui s'occupent de courants théoriques presque complètement inconnus du reste du monde scientifique. Pour ce qui est des idées structuralistes, une certaine « Breitenwirkung », comme on dirait en allemand, un certain effet de masse, peut être attribué dans les pays germanophones uniquement

à la « vulgate » de Saussure et à la phonologie pragoise. Si l'on peut continuer à parler, malgré les objections qui ont été faites, de l'Allemagne, de l'Autriche et dans un moindre degré de la Suisse comme des pays sur lesquels le structuralisme européen a laissé peu d'empreintes, cela est dû à des conditions historiques et politiques particulières. Après une première phase de dépit et de résignation pendant les années cinquante, les Allemands de la première génération d'après guerre, privés de la croyance dans la valeur de leur propre tradition culturelle, se sont ouverts avec un enthousiasme enfantin à tout ce qui était américain, en négligeant la production intellectuelle et culturelle de leurs voisins européens. Les différences entre le structuralisme européen et les différents courants linguistiques venus des Etats Unis ont été complètement brouillées. A partir de 1975 environ, seulement, le structuralisme « parisien », si j'ose dire, a fait une entrée triomphale dans les pays de langue allemande. Tout d'un coup Ferdinand de Saussure devint un personnage mythique. Mais ce n'était ni le Saussure du *CLG*, ni celui des *Sources Manuscrites*, c'était un Saussure vu à travers les lunettes de Jacques Lacan, Roland Barthes et Jacques Derrida. Le maître genevois – « logocentrique » dans le fond – aurait été bien surpris s'il avait pu lire les thèses téméraires qui se sont réclamées de lui.

8. Bibliographie

- Albrecht, Jörn (1994). "Hermann Paul, ein Strukturalist *ante litteram*?" Baum, Richard (ed.), *Lingua et traditio: Geschichte der Sprachwissenschaft und der neueren Philologien: Festschrift für Hans Helmut Christmann zum 65. Geburtstag*, Tübingen, Narr, 393-408.
- Albrecht, Jörn (2000²). *Europäischer Strukturalismus: Ein forschungsgeschichtlicher Überblick*, Tübingen, Francke, [coll.: UTB 1487].
- Amacker, René (1975). *Linguistique Saussurienne*, Genève, Droz.
- Arrivé, Michel (1990). "Signifiant saussurien et signifiant lacanien: continuité ou détournement?" Amacker, René et Engler, Rudolf (eds.), *Présence de Saussure: actes du colloque international de Genève, 21-23 mars 1988*, Genève, Droz, 247-262.
- Bally, Charles (1965⁴). *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke.
- Barthes, Roland (1964). *Essais critiques*, Paris, Seuil.
- Baum, Richard (1976). "*Dependenzgrammatik*". *Tesnières Modell der Sprachbeschreibung in wissenschaftsgeschichtlicher und kritischer Sicht*, Tübingen, Niemeyer.
- Bouquet, Simon (1997). *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
- Bühler, Karl (1982 [1934]). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart/New York, Gustav Fischer, [coll.: UTB 1159].
- Chiss, Jean-Louis et Puech, Christian (2000). "Saussurisme et structuralisme dans les années 60-70 en France: Linguistique, théorie littéraire et philosophie", *Historiographia linguistica* 27/3, 279-288.
- CLG voir: Saussure, Ferdinand de.
- Corneille, Jean-Pierre (1976). *La linguistique structurale. Sa portée, ses limites*, Paris, Larousse.
- Coseriu, Eugenio (1981). *Lecciones de lingüística general*, Madrid.
- Coseriu, Eugenio (2001). *L'homme et son langage*, Louvain, Paris, Sterling Va, Peeters.
- De Mauro, Tullio (1979). "Notizie bibliografiche e critiche su F. de Saussure", F. De Saussure (ed.), *Corso di linguistica generale*, édition de De Mauro, Tullio, Bari, Laterza, 283-360.
- Dosse, François (1992). *Histoire du structuralisme. Vol. I Le champ du signe, 1945-1966; Vol. II Le chant du cygne, 1967 à nos jours*, Paris, Editions de la Découverte.

- Einhauser, Eveline (1989). *Die Junggrammatiker. Ein Problem für die Sprachwissenschaftsgeschichte*, Trier, Wissenschaftlicher Verlag.
- Fuchs, Catherine et Robert, Stéphane (eds.) (1997). *Diversités des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys.
- Godel, Robert (ed.) (1957). *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure*. Genève, Droz.
- Graffi, Giorgio (1988). "Luoghi comuni su Hermann Paul (e la scuola neogrammatica)", *Lingua e stile* XXIII/2, 211-234.
- Hernández Alonso, César (2001). "Emilio Alarcos gramático: de la tradición al funcionalismo", Josefina Martínez de Alarcos (ed.), *Homenaje a Emilio Alarcos Llorach*, Madrid, Gredos, 163-169.
- Hjelmslev, Louis (1966²). *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, Copenhagen, Akademisk Forlag, Traduction française: *Prolegomènes à une théorie du langage*, Paris, Editions de Minuit, 1971; Traduction allemande: *Prolegomena zu einer Sprachtheorie*, Munich, Hueber, 1974.
- Jäger, Ludwig (1975). *Zu einer historischen Rekonstruktion der authentischen Sprach-Idee Ferdinand de Saussures*. Thèse de doctorat, Düsseldorf, Presses Universitaires.
- Jakobson, Roman (1972 [1944]). *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze*, Frankfurt sur le Main, Suhrkamp.
- Jakobson, Roman et Halle, Morris (1956). "The metaphoric and metonymic Poles", *Fundamentals of Language*, Den Haag, [coll.: Janua Linguarum Series Minor, N° 1], 76-82.
- Koch, Peter et Krefeld, Thomas (eds.) (1991). *Connexiones Romanicae. Dependenz und Valenz in den romanischen Sprachen*. Tübingen, Niemeyer.
- Koerner, E. F. K. (1972). *Bibliographia Saussureana 1870-1970*, Metuchen N.J., Scarecrow Press.
- Krefeld, Thomas (1993). "L'incompresso – oder warum der Strukturalismus ein Außenseiter blieb", Kramer, Johannes (ed.), *Die italienische Sprachwissenschaft in den deutschsprachigen Ländern*, Hambourg, Buske, 79-96.
- Lambertz, Thomas (1982). *Ausbaumodell zu Lucien Tesnière's "Eléments de syntaxe structurale"*, Gerbrunn bei Würzburg, Lehmann.
- Martinet, André (1960 [1961², 1970²]). *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin.
- Milner, Jean-Claude (2002). *Le périphe structural: figures et paradigmes*, Paris, Seuil.
- Mounin, Georges (1971²). *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*, Paris, Seghers.
- Paul, Hermann (1897). *Deutsches Wörterbuch*, Halle/ Saale, Niemeyer.
- Paul, Hermann (1968⁸). *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Tübingen, Niemeyer.
- Petitot, Jean (1999). "La généalogie morphologique du structuralisme ", *Critique: Claude Levi-Strauss*, 620/621, 97-122.
- Reis, Marga (1978). "Hermann Paul", *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 100/2, 159-204.
- Saussure, Ferdinand de (1967). *Cours de linguistique générale*, édition de Engler, Rudolf, Wiesbaden, Harrassowitz.

- Saussure, Ferdinand de (1997). *Linguistik und Semiologie*, Notizen aus dem Nachlaß Texte Briefe und Dokumente. Gesammelt, übersetzt und eingeleitet von Johannes Fehr, Francfort sur le Main, Suhrkamp.
- Saussure, Ferdinand de (2002). *Ecrits de linguistique générale*, édition de Bouquet, Simon et Engler, Rudolf, Paris, Gallimard.
- Starobinski, Jean (1971). *Les mots sous les mots*, Paris, Gallimard.
- Tesnière, Lucien (1965²). *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- Thilo, Ulrich Ch. M. (1989). *Rezeption und Wirkung des Cours de linguistique générale: Überlegungen zu Geschichte und Historiographie der Sprachwissenschaft*, Tübingen, Narr.
- Thomas d'Aquin (1955). *In Aristotelis Libros peri Hermeneias et posteriorum analyticorum expositio*, édition de Raymondi, P. Fr. et Spazzi, P. M., Turin.
- Trabant, Jürgen (1970). *Zur Semiologie des literarischen Kunstwerks: Glossematik und Literaturtheorie*, München, Fink.
- Troubetzkoy, Nicolas Sergeevitch (1970 [1939]). *Principes de phonologie*, Traduction de J. Cantineau, Paris, Klincksieck.